

THE SACRED ARCHIVES OF FERDINAND UGHELLI:
A «MIRROR» OF THE GOVERNMENT OF THE CHURCH?

Les archives sacrées de Ferdinand Ughelli : Un « miroir » du gouvernement de l'Église ?

Caroline Callard

Université de Paris-Sorbonne

Fecha recepción 21.11.2013 | Fecha aceptación 6.10.2014

Résumé

Pour Paolo Prodi, l'histoire ecclésiastique serait entrée, à la suite de la condamnation de Carlo Sigonio dans une longue période de décadence, marquée par un localisme étroit et une sécheresse, fruit d'une censure féroce, de la fin du XVI^e siècle jusqu'au début du XVIII^e siècle. Simon Ditchfield a vigoureusement combattu cette idée, en cherchant à mettre au jour l'intensité du travail réalisé par les érudits italiens pour parvenir à accorder les nouveaux canons liturgiques romains avec les traditions locales, et ainsi « universaliser le local ». Dans le cadre de sa démonstration, l'abbé cistercien d'origine florentine, Ferdinand Ughelli (1596-1670) est une figure fondamentale : son *Italia Sacra* (1644-1662), histoire des évêques de la Péninsule, aurait permis l'unification du travail de tous les petits « Baronius » »

Abstract

According to Paolo Prodi, Church history entered a period of decay after Carlo Sigonio's condemnation, a time marked by narrow localism and fierce censorship. Simon Ditchfield fought vigorously against this idea, trying to highlight the huge work accomplished by Italian scholars in order to harmonize the new Roman liturgical rites with local traditions, thus « universalizing the local ». Within the framework of his demonstration, the Florentine cistercian abbot Ferdinando Ughelli (1596-1670) turns out as a key figure. According to Ditchfield, his *Italia Sacra* (1644-1662), a history of Italian bishops, allowed him to gather all the little « local Baronius » in Italy. Following the intuition of Giorgio Morelli, Simon Ditchfield lays the stress on » »

Résumé

« locaux » d'Italie. Poursuivant les intuitions de Giorgio Morelli, Simon Ditchfield insiste tout particulièrement sur la méthode mise en œuvre par le Florentin pour réaliser son « histoire italienne » : la mobilisation d'un réseau de correspondants couvrant l'intégralité du territoire. Ses 8 volumes de correspondance (483 correspondants, 1533 lettres) attestent l'intensité de la collaboration qui s'engage entre Rome et les diocèses italiens. La construction de l'ouvrage qui combine écriture de l'histoire (relevant de l'autorité d'un seul) et publication de sources (nécessitant la participation d'un grand nombre d'individus), se prête à cette co-élaboration. Je souhaiterais éclairer un aspect différent de l'œuvre d'Ughelli, en déplaçant l'attention de la *méthode* au *contenu* même délivré par cette somme imposante, contenu sur lequel continue de peser le jugement négatif des historiens. J'aimerais défendre la thèse selon laquelle l'*Italia Sacra* met en scène, dans le texte même, l'image d'un dialogue fécond entre Rome et les provinces, dialogue que la nationalité florentine de l'auteur contribue en outre à décentrer fréquemment. La co-élaboration d'une histoire de l'Église italienne par le recours à de nombreux contributeurs ne doit donc pas s'entendre au seul niveau de la méthode employée mais nous paraît plus fondamentalement devoir composer une image illustrée du gouvernement de l'Église, bien loin de la seule affirmation de la centralité pontificale.

Mots clés

Ferdinando Ughelli, histoire ecclésiastique, entreprise éditoriale, érudition, faussaire, historiographie républicaine, Scipione Ammirato, Nicolas Machiavel, guerre de Castro.

Abstract

« the method used by the Florentine writer to realize what appears to be the first «Italian history» in early modern time: the mobilization of a network of correspondents spread all over the territory. His eight volumes of 1533 letters give evidence of the intensity of the collaboration between Rome and the Italian dioceses. My aim here, following the paths open by Morelli and Diethfield, is to place the emphasis on another aspect of Ughelli's work. I would like to reconsider the *content*, frequently misjudged by critics, of Ughelli's story, which is not just worth by the method he used, I think. I would like to argue that the *Italia Sacra* stages, in the text itself, a fruitful dialogue between Rome and the provinces. The co-elaboration of an Italian church history appears to built an image of the government of the Church, far from being the bare affirmation of the pope's centrality. This political approach aims to participate in the general reappraisal of Ughelli's *Italia Sacra* within the frame of post-Tridentine culture.

Key words

Ferdinando Ughelli, Church History, censorship, erudition, forgery, republican historiography, Scipione Ammirato, Niccolò Machiavelli, war of Castro.

Introduction

L'abbé cistercien Ferdinand Ughelli est l'auteur de la première histoire moderne de l'Italie. Tel est du moins le jugement défendu par Simon Ditchfield auquel on doit d'avoir donné toute son importance à l'œuvre de Ferdinando Ughelli, *L'Italia Sacra*, dont les huit volumes paraissent entre 1644 et 1662¹. La réhabilitation de l'œuvre du cistercien est la pierre angulaire d'une réfutation qui vise deux types de critiques : 1. celle de Paolo Prodi, pour lequel l'histoire ecclésiastique italienne entre en décadence à la fin du XVI^e siècle, *grosso modo* à partir du moment où l'œuvre de Carlo Sigonio tombe sous le coup de la censure. 2. celle, moins défavorable, des historiens qui, se fondant sur le « contenu de l'ouvrage » d'Ughelli, n'ont vu en elle qu'une pâle anticipation de l'entreprise des Bollandistes ou des Oratoriens.

Ditchfield crédite Ughelli de trois avancées prépondérantes : *primo* l'adoption de l'échelle nationale : 320 évêchés sont répertoriés, c'est l'histoire de toute l'Italie, îles comprises, qui est prise en compte pour la première fois. *Deuxio*, l'entreprise d'Ughelli opère pour Ditchfield une articulation inédite entre l'histoire sacrée et l'historiographie civique, là où Prodi voyait au contraire une cission irrémédiable s'opérer entre les deux genres à la fin du XVI^e siècle². En effet, s'inscrivant pleinement dans le grand projet contre-réformé de la fondation et de la légitimation du culte des saints, *l'Italia Sacra* s'attache à rendre les cultes locaux rapportés par les histoires locales, civiques, compatibles avec les requisits liturgiques élaborés par la Congrégation romaine des Rites et Cérémonies³. *Tercio*, comme l'avait déjà relevé par Giorgio Morelli, biographe d'Ughelli, *l'Italia Sacra* est une entreprise collective, ce qu'attestent les 400 correspondants du Florentin, mobilisés pour la réalisation de cette œuvre de huit énormes in-folio de 600 à 800 pages chacun. Ces trois caractéristiques puisent leur dynamisme dans leur interaction réciproque et expliquent l'immense succès de continuateurs locaux d'Ughelli.

Je souhaiterais pour ma part décaler l'approche qui a prévalu jusqu'ici, basée sur une forte insersion de l'œuvre dans le corpus de l'histoire ecclésiastique, en proposant de réinscrire la rédaction et la publication de *l'Italia Sacra*, celle des trois premiers tomes plus précisément, dans le contexte très particulier des dernières années du pontificat d'Urbain VIII. Je souhaite-

1. Sur la figure de Ferdinando Ughelli, voir l'étude inaugurale de Giorgio Morelli, « L'abate Ferdinando Ughelli nel terzo centenario della morte (1670-1970) », *Strenna dei Romanisti*, 1972, p. 246-250 ; Simon Ditchfield lui consacre un chapitre de son ouvrage *Liturgy, sanctity and history in Tridentine Italy : Pietro Maria Campi and the preservation of the particular* : « The ecclesiastical roots of national historiography : Ferdinando Ughelli's *Italia Sacra* », Cambridge, Cambridge university press, 1995).

2. Paolo Prodi : « Storia sacra e controriforma : nota sulle censure al commento di Carlo Sigonio a Sulpicio Severo », *Annali dell'Istituto italico-germanico in Trento*, 3 (1977), p. 75-104 ainsi que sa réactualisation dans « Vecchi appunti e nuove riflessioni su Carlo Sigonio », dans Massimo Firpo (dir.), *Nunc alia tempora, alii mores : Storici e storia in età post-tridentina*, Florence, Olschki, 2005, p. 291-310.

3. Sur l'enjeu de l'histoire sacrée pour la définition de la sainteté, voir S. Ditchfield : « Historia Magistra Sanctitatis ? The Relationship between Historiography and Hagiography in Italy after the Council of Trent », publié pour la première fois dans *Nunc alia tempora, alii mores*, cit., p. 3-23, puis réédité dans *Studies in Medieval and Renaissance History*, 3rd series, 3 (2006), p. 159-84.

rais proposer une lecture avant tout politique et finement contextualisée, de l'*Italia Sacra* – ce qui jusqu'à présent n'a pas, ou peu, été tenté par la critique. Ferdinand Ughelli est un auteur partagé entre deux fidélités et deux clientèles, celle qui le lie à son prince naturel, Ferdinand II de Medicis, et celle qui le lie à la famille de son patron romain, le cardinal Barberini, alors cardinal neveu. Ce double lien, qui tient parfois du *double bind*, l'amène, c'est du moins ce que je souhaiterais démontrer, à envisager peu à peu son ouvrage et les histoires qu'il délivre comme un manuel à l'usage des hommes chargés d'administrer les affaires de l'Église au sein de l'espace politique complexe et morcellé de l'Italie post-tridentine. *Historia magistra vitae* : Ughelli semble-t-il n'a pas abandonné l'adage cicéronien cher aux humanistes, même s'il fait œuvre d'historien prudemment et comme par procuration, par le biais de la publication de textes que le contexte politique rend significatifs.

Trois moments soutiendront la démonstration. Je présenterai tout d'abord la « situation » particulière d'Ughelli, ecclésiastique florentin en pays barberinien. Puis je tenterai de donner une lecture du projet historiographique d'Ughelli. Il me semble qu'il ne faut pas le chercher dans les courts textes rédigés de sa main, rapportant succinctement l'histoire des évêques, mais bien plutôt dans son opération de collage de sources et de documents. Ce collage n'est pas neutre : il délivre un discret message politique à l'adresse de Rome et des princes temporels, fruit de sa douloureuse expérience d'une double loyauté conflictuelle. Enfin, à partir du cas emblématique d'un récit narratif la réception du pape Pie II par le gonfalonier Bernardo Gherardi en 1459, je donnerai un exemple de l'usage politique auquel Ughelli destine l'*Italia sacra*.

Un historien sous influences

L'activité érudite d'Ughelli s'inscrit dans la dynamique de cet axe romano-florentin, qui contribue à en faire un savoir instrumentalisé, aux forts enjeux idéologiques⁴.

Né à Florence le 19 mars 1596, Ughelli porte le prénom fort peu florentin mais très médicéen du grand-duc alors regnant, Ferdinand I^{er}. Il est issu d'une famille tout entière dévouée au service des Médicis. Ses deux frères sont au service du cardinal Médicis, et lui même est nommé théologien du cardinal en 1642. Durant treize ans, de 1624 à 1637, Ughelli demeure principalement affecté à des abbayes toscanes, mis à part un épisode de trois ans entre 1632 et 1635 à l'abbaye de San Silvestro, à Nonantola près de Modène. Ce long séjour toscan répond au désir d'Ughelli de demeurer près de ses vieux parents. Une lettre du Cardinal Carlo de Médicis indique en effet qu'il aurait eu, dès 1634, la possibilité d'aller à Rome dans l'abbaye *San Vincenzo e Sant'Anastase alle tre Fontane*. A sa demande, le cardinal de Médicis intervient pour lui obtenir une dérogation et lui permettre de demeurer près de Florence⁵. En outre, lorsqu'il s'installe à Rome, Ughelli suit en réalité son patron Carlo de Medicis qui

4. C. Callard, « Se gouverner dans la mobilité. Érudits et patriciens entre Rome et Florence », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée*, Rome, 2007-1, p. 173-182.

5. Voir la lettre du Cardinal de Médicis à Ferdinando Ughelli du 1er décembre 1635, Biblioteca Apostolica Vaticana [désormais BAV], Barb. Lat. 3241, fol. 89.

s'y transfère à la suite de sa nomination au titre de cardinal protecteur de l'Espagne, en 1635. Aussi convient-il sans doute de nuancer le jugement de Ditchfield selon lequel l'affectation romaine était indispensable à la réalisation de l'*Italia Sacra*. Si l'on suit l'indication de Giorgio Morelli selon laquelle le projet de l'ouvrage est formé dès 1623, cela signifie donc qu'Ughelli a pu se passer de la fameuse centralité romaine avant longtemps.

Mais il a rencontré tôt également le patronage des Barberini : peut-être a-t-il eu l'occasion de rencontrer Maffeo, le futur Urbain VIII à Florence dans sa jeunesse, ou plus tard à Rome lorsqu'il poursuit ses études au *collegio romano* après être entré dans l'ordre cistercien en 1610. Mais plus que le soutien de Maffeo, c'est celui de son neveu Francesco qui s'avère déterminant dans la carrière d'Ughelli. C'est lui qui appuie auprès des autorités de son ordre son désir d'être affecté à l'abbaye de San Salvatore à Settimo près de Florence, en 1634, c'est lui enfin qui le fait venir dans l'abbaye romaine de San Vincenzo e Sant'Anastasio alle tre Fontane⁶.

Son arrivée à Rome en 1637 marque sans aucun doute l'accès à davantage de responsabilités : il est nommé procureur général de la Curie, ce qui lui donne accès à la Bibliothèque vaticane, il est chargé de la révision des annales ecclésiastiques de Chacòn, puis consultant du Saint Office. La mort d'Urbain en 1644, l'exil de Francesco Barberini de 1646 à 1648 dans le cadre du règlement de la guerre de Castro où l'armée pontificale avait affronté, entre autres, le grand-duc de Toscane, ouvrent une période d'incertitudes pour l'abbé⁷. Anticipant les conséquences de ces bouleversements, Ughelli demande au Cardinal de Médicis, au début de l'année 1646, quelques jours avant le départ de la famille Barberini, de lui faire obtenir une église, et probablement un évêché⁸. Après le départ de son patron il avoue à l'un de ses correspondants, « on ne sait pas ce qui va se passer, je crains le mal *de tous côtés* »⁹, c'est-à-dire tant du côté du nouveau pouvoir pontifical que de Florence. En dépit des encouragements qui lui sont prodigués à cette occasion, sa requête demeure lettre morte. La situation d'Ughelli s'améliore cependant au retour du cardinal Barberini en 1648. Pour autant, sa correspondance atteste qu'il n'a pas abandonné ses ambitions, même si cela doit signifier son éloignement de Rome et de son patron. Mais en 1654, alors que l'évêché de San Sepolcro est vacant et

6. *Ibid*, fol. 29, lettre du Cardinal Barberini à Ferdinando Ughelli du 23 février 1633 : Léon Allatius lui a fait part du désir d'Ughelli d'être nommé abbé de Settimo, Francesco Barberini assure de sa collaboration.

7. Sur la guerre de Castro, voir Giacinto Demaria, « La guerra di Castro e la spedizione de' Presidii (1639-1649) », *Miscellanea di Storia Italiana*, serie III, t. IV, 1898, p. 191-256 ; Yves-Marie Bercé : « Rome et l'Italie au XVII^e siècle. Les dernières chances temporelles de l'État ecclésiastique, 1641-1649 », *Études réunies en l'honneur de G. Livet*, 1986, p. 229-237 ; Laurie Nussdorfer, *Civic Politics in the Rome of Urban VIII*, Princeton, 1992 ; Carla Sordini, *L'Ercole Tirreno, Guerra e dinastia medicea nella prima metà del '600*, Firenze, 2001.

8. BAV, Barb. Lat. 3241, fol. 129 de Segni, secrétaire du pape, au Cardinal de Médicis, le 6 janvier 46.

9. « [...] non si sa quanto seguirà, temo male da tutte le bande », Archivio Storico di Firenze (désormais ASV), Carte strozziane, serie III, F. 158, fol. 265, lettre de Ferdinando Ughelli du 21 janvier 1646 à Carlo Strozzi.

qu'il demande à l'obtenir, il essuie un nouvel échec, en dépit de l'appui qui lui apporte à cette occasion, une fois de plus, le cardinal Charles de Médicis¹⁰.

La guerre de Castro place ainsi Ughelli dans un conflit de loyauté qui fait implorer son réseau de patronnage et le déstabilise longtemps après. Le hasard veut en outre qu'il travaille au volume concernant la Toscane en pleine guerre. Ughelli cherche alors à user de son activité savante pour exprimer une forme de neutralité : le maintien de la correspondance érudite avec Florence devient une façon de faire exister une collaboration certes fragile, mais pacifique et fructueuse entre les deux États. Ses lettres à l'érudit florentin Carlo Strozzi en témoignent, dans lesquelles perce la nostalgie d'un règlement policé des échanges. En quête d'informations sur l'héraldique épiscopale il ajoute : « le monde ne résonnant que d'armes belliqueuses, je ne sais si parmi vos antiquités vous pourrez retrouver ces armes-là, qui sont pacifiques et ne versent pas le sang »¹¹. Mais le souhait d'Ughelli de trouver un espace de neutralité pour son histoire de l'Église d'Italie relève de la gageure. L'affaire de la dédicace du tome regardant la Toscane en est la preuve. Alors que la guerre de Castro est en passe de se clore et que les pourparlers de paix sont bien engagés, Ughelli fait demander au cardinal Charles de Médicis s'il accepterait la dédicace du volume consacré à Florence et à la Toscane. Ce dernier lui répond, non sans ironie, qu'il a toujours admiré la diligence et la prudence de Ferdinand Ughelli, et, souhaitant que ces deux vertus se perpétuent, il l'exorte à adresser son volume au grand-duc de Toscane. L'ouvrage paraît en effet trois ans plus tard adressé non seulement à Ferdinand, mais muni d'une longue dédicace, que l'on devine soigneusement pesée, louant le guerrier VINCITOR d'une armée non nommée. Il s'agit de la seule dédicace, si l'on omet le cas un peu particulier du neuvième volume, adressée à un laïc, assurément la seule adressée à un chef d'État laïc¹². Les Médicis sont au total dédicataires de deux tomes : le tome IV suivant (consacré au Piémont et à la Ligurie) est offert au Cardinal de Médicis et les autres tomes alternent dédicaces aux pontifes régnants et aux cardinaux. Fait remarquable : aucun tome n'est adressé à Francesco Barberini, qui est pourtant le principal mécène à l'œuvre derrière le travail du Cistercien. Les dédicaces sont un miroir redoutable des rapports de force politiques qui traversent les liens de clientèles savantes. Mais, comme une *coda* à l'œuvre de pacification à laquelle Ughelli cherche à œuvrer, dans l'annexe du tome II, publiée l'année 1647 et qui complète la liste des évêques de Sabina placée dans le Tome I, il se fait le plaisir

10. Voir la copie de la lettre au grand duc de Toscane transmise par le cardinal Médicis à Ughelli pour appuyer la requête de l'élection à l'évêché de Borgo San Sepolcro le 26 octobre 1654. Le cardinal Médicis affirme y soutenir Ughelli non seulement parce qu'il est l'auteur de l'*Italia sacra*, et donc dans un esprit de mécénat, mais aussi en remerciement des services que lui rend son frère comme secrétaire, dans une logique qui relève davantage du clientélisme, soulignant les liens puissants unissant les deux familles : *non solo per le parti e virtù di lui che ha dato in luce opere di molto merito e stima in questa Corte, ma per l'antierio e fedel servitore che mi rende il fratello segretario mio di camera*. BAV, Barb. Lat. 3241, fol 9.

11. Cité dans : « Se gouverner dans la mobilité. Érudits et patriciens entre Rome et Florence », *art. cit.*

12. Le tome IX est offert au Marquis gènois Tommaso Raggi, frère cadet du cardinal Ottaviano Raggi, auditeur de la chambre d'Urbain VIII. Ughelli profite de la dédicace pour dresser un aperçu généalogique de la famille Raggi. De ce point de vue, c'est moins une dédicace qu'une histoire des Raggi puis une histoire du marquis Tommaso, dans le cadre, fort probablement, d'une offre de service. Cet épisode souligne, une fois de plus, la frustration ressentie par Ughelli à l'égard du mécénat du grand-duc de Toscane.

de juxtaposer le nom de Carlo de Médicis, qui a occupé la charge durant quelques mois au cours de l'année 1645, et juste après lui, celui de son successeur, Francesco Barberini, nommé le 23 octobre de la même année. Lorsque Ughelli publie cette mention, Francesco Barberini est en exil, et c'est à cette discrète annexe, insérée dans un tome qui ne concerne pas l'évêché de Sabina, qu'il confie quelques lignes, courtes mais d'un vibrant hommage, au mécène qui a soutenu son ouvrage.

L' enrôlement de l'érudit au service de son prince « naturel » se retrouve dans le traitement réservé aux personnages de l'histoire florentine dans le corps de l'ouvrage. Ainsi, le rôle de l'archevêque de Pise, Francesco Salviati, protagoniste de la conjuration des Pazzi qui coûte la vie à Julien de Médicis, est-il narré avec précision (p. 577 du tome III). Les détails les plus scandaleux de la conjuration des Pazzi, et d'abord l'attentat perpétré dans la cathédrale de Florence, pendant la messe, sont rappelés, comme sa mort par pendaison au palais de la Seigneurie (motif d'une guerre qui éclate alors entre la papauté et Florence). Ughelli conclut son texte en évoquant une « faute inexpiable » et renvoie pour plus de détails au récit d'Ange Politien de la conjuration des Pazzi, récit violemment à charge contre Sixte IV (Florence, 1478)¹³. Sans doute s'agit-il d'une mémoire politiquement « froide », la famille n'ayant pas de représentants capables de s'opposer à la publication d'un tel récit, toutefois, elle contrevient indubitablement à l'intention apologétique de l'ouvrage tant à l'égard de la mémoire des évêques qu'à celle de la papauté. Ces considérations amènent à s'interroger sur la nature de la censure qui s'est appliquée à l'ouvrage d'Ughelli.

A Rome, Ferdinand Ughelli, chargé de la révision de Chacon, consultant au Saint Office, est fort au fait du travail de la censure. Sa correspondance indique qu'il est immédiatement informé du nom des « réviseurs » chargés de la relecture de son ouvrage. Il entretient en outre des relations étroites avec nombre d'entre eux : qu'il s'agisse de Léon Allatius, autre familier de Francesco Barberini, auteur d'un éloge en grec d'Ughelli que ce dernier insère dans la livraison de son deuxième tome, ou encore de Carlo Borelli, réviseur en 1651 et 1652, dont Ughelli traduit le texte sur la noblesse napolitaine en 1655. La position d'Ughelli au Saint Office lui permet en outre de suivre au plus près son opération de définition de la licéité. Cette proximité joue en faveur d'une plus grande liberté pour son auteur : les liens informels qui lient contrôleur et contrôlé, l'aura d'autorité que lui confère son statut de consultant, la bonne compréhension de l'institution qui lui permet de connaître avec précision sa marge de manœuvre, tous ces éléments déminent le rapport de l'*Italia sacra* à l'hétérodoxie et facilitent sa publication. Il ne s'agit nullement de suggérer que son statut de consultant de l'Index lui aurait conféré une forme d'immunité. En témoigne le soin avec lequel Ughelli évite tous les sujets délicats d'immédiate politique, de l'Interdit de Venise à la guerre de Castro. Malgré cela, l'ouvrage ne saurait être réduit à une version lénifiante des relations du pouvoir pontifical avec les églises italiennes. De ce point de vue, il me semble qu'Ughelli fait davantage preuve de liberté avec les contraintes émanant de l'Église romaine qu'avec celle des princes séculiers. Ce sera le sens de mon second point.

13. Certes, Henri de Sponde dans sa continuation des Annales ecclésiastiques de Baronius (1639) relate l'événement d'après Politien, mais le contexte français n'est pas celui de l'Italie.

Le collage Ughellien

Où trouver le dessein historiographique d'Ughelli ? Pas dans le récit unifié d'une histoire, c'est certain. Mais on peut peut-être la retrouver dans l'opération de collage qu'il pratique à l'occasion de la publication de sources, et notamment des chroniques. Cet intérêt éditorial se lit dans l'insistance avec laquelle il presse ses correspondants de lui fournir ce type de documents : alors que son premier volume est sous presse, le 10 janvier 1644, il demande ainsi au Florentin Carlo Strozzi s'il n'a pas dans ses papiers quelque chronique de Pise ou de la Toscane, qui soit inédite car, dit-il « je me suis résolu de faire imprimer à la fin de chaque tome une chronique inédite de la province correspondante »¹⁴. Quelques semaines plus tard il souligne le rôle fondamental qu'il confère désormais à la publication des chroniques dans son histoire : « depuis que cette histoire m'est *entrée dans le corps*, j'ai trouvé de nombreuses chroniques non imprimées et belles, dont les amis m'ont donné la faveur »¹⁵. La phrase d'Ughelli livre ici avec ingénuité la dynamique qui sous-tend la publication de son grand œuvre : s'y dévoilent tout à la fois le « goût de l'archive », la mobilisation des amis qu'elle ordonne, enfin la cristallisation de cet engouement opérant dans le corps même de l'auteur. La publication des chroniques, et plus largement l'édition des sources inédites, sont ainsi au cœur du métabolisme qui produit l'*Italia Sacra*.

Le travail de d'Ughelli relève moins du montage, qui suppose un travail de composition et suggère une forme de parataxe démonstrative, que du collage. En effet, les chroniques apparaissent de façon un peu arbitraire, indépendamment de la province à laquelle est consacrée le volume qui l'accueille. Ughelli publie ainsi pour la première fois la chronique de Richard de Saint Germain, centrée sur l'action de l'empereur Frédéric de et ses tentatives pour intégrer les cités italiennes du sud de l'Italie dans un système politique unitaire (1189-1248)¹⁶. Or cette chronique ne figure pas, étrangement, dans les tomes consacrés à l'histoire de l'Italie du Sud et à la Sicile (qui occupent les quatre derniers tomes, de 1659 à 1662) mais bien dans le troisième tome, consacré à la Toscane. Il faut ici souligner deux points : tout d'abord l'insertion « hors sujet » de la chronique souligne l'urgence que revêt pour Ughelli l'impression des chroniques, fut-ce au détriment de la cohésion du volume. Cette urgence est éditoriale : le succès de l'*Italia Sacra*, et davantage, sa viabilité éditoriale, sont liés à sa capacité à produire des sources inédites auprès de son public lequel, stimulé par la nouveauté, est à son tour incité à transmettre à Ughelli des manuscrits inédits. Ainsi, les avis au *candido*

14. « Desidero sapere se nel suo studio per fortuna avesse qualche Cronicha di Pisa, o di Toscana, che non fosse stampata, e lei ne volerme favorire, perche mi son risoluto a ogni tomo stampare alla fine qualche Chronica di quella Provincia, che non sia stata mai stampata ». ASF, Carte strozziane, serie III, 158, fol 180.

15. « [...] dopo che m'è entrata nel corpo questa historia, ho trovato qua molte Chroniche non stampate e belle, delle quali sono stato favorito dall'amici », *ivi*, fol 192 (23 janvier 1644).

16. *Italia Sacra*, III, p. 953 : *Richardi de S. Germano chronicon rerum per orbem gestarum ab excessu Guillelmi Sicilie Regis, Anno Silicet Domini MCLXXXIX ad annum usque MCCXLVIII. Quibus Auctor se vixisse testatur ex epvetusto exemplari ad fidem membranacei codicis Bibliothecae Casinensis apud me in domesticis monumentis servatum, nunc primum editum publicae donatur utilitati*. Il s'agit plus exactement de la seconde partie de la chronique. La première ne sera retrouvée qu'au XIX^e siècle.

lector qui ouvrent l'*Italia Sacra* insistent sur la présence des chroniques placées à la fin de l'ouvrage, en une forme d'adresse publicitaire qui en appelle à la curiosité du lecteur, et pas une seule fois à sa piété. Le financement d'une entreprise aussi considérable que l'édition des huit in-folio de l'*Italia Sacra* a reposé, selon toute apparence, sur leur seule vente. La correspondance d'Ughelli ne porte trace ni de souscription (sans doute est-ce trop tôt), ni de financement préalable par les autorités concernées par son histoire. Aussi, afin d'encourager la réactivité et l'implication de ses lecteurs, Ughelli n'hésite-t-il pas à transmettre des liasses de feuillets de son ouvrage au fur et à mesure qu'ils sortent des presses dans l'espoir de susciter des recherches et des découvertes qu'il pourra insérer par la suite, quitte à remanier les épreuves, dans le corps du texte. Même lorsque l'impression s'effectue rapidement, il faut en moyenne une dizaine de mois pour publier un tome de l'*Italia Sacra*¹⁷. Par deux fois (en 1647 et en 1662), il a recours à deux éditeurs différents pour pouvoir imprimer simultanément deux volumes afin de ne pas laisser retomber l'intérêt de ses lecteurs. L'imprimerie vaticane sur laquelle il imprime ses premiers tomes est alors peu performante : les fontes manquent et sont souvent défectueuses. Mais la rapidité qu'elle autorise relève du choix d'Ughelli : sa correspondance indique qu'il a envisagé plusieurs autres solutions avant de s'en remettre à celle-ci¹⁸. La proximité géographique a fini par prévaloir sur la qualité de l'impression. La hâte qu'il s'impose se fait non seulement au détriment de la correction des textes, littéralement truffés de coquilles, mais, plus grave peut-être, de l'examen critique qui, parfois, lui aurait évité la publication de faux grossiers¹⁹. Mais l'ouvrage gagne de la sorte une dimension interactive qui renforce son attractivité, proposant régulièrement des appendices révisant le contenu des tomes précédents (tomes II, V et VII, correspondant aux trois grandes phases de l'impression : 1647, 1653 et 1662). Ainsi, les lecteurs qui ne sont intéressés que par une seule province sont-ils invités à acquérir le volume qui la concerne, mais aussi ceux qui le complète. Tous ceux qui transmettent des documents à Ughelli sont en outre dûment cités et

17. « Il mio primo tomo si stampa alla gagliarda et hora ogni giorno si tira un foglio e mezzo a tale che spero a Novembre sara spedito et uscito fuori ». ASF Carte strozziane serie III, 158, lettre d'Ughelli à Carlo Strozzi, fol 171 (17 avril 1643).

18. Gabriel Naudé le met à sa demande en relation avec l'imprimeur lyonnais Claude Dufour. Ce choix représente également pour Ughelli la possibilité d'imprimer son ouvrage avec des contraintes censurales bien moindres qu'à Rome. Voir la lettre de Claude Dufour à Ughelli, BAV, Barb Lat 3240, fol. 113.

19. Exemple canonique : la publication de la chronique de Sainte Sophie de Bénévent, riche d'une quarantaine de faux documents, sans compter les erreurs de lecture. Dans sa récente introduction à la première édition critique du cartulaire-chronique, Jean-Marie Martin résume plusieurs siècles de disputes et fait le point sur les faux présents dans l'édition d'Ughelli (*Chronicon Sanctae Sophiae*, édition dirigée par Jean-Marie Martin et Giulia Orofino, Rome, Istituto storico italiano per il Medio Evo, Fonti per la storia dell'Italia medievale. Rerum italicarum scriptores ; 3 , 2000). selon Jean-Marie Martin, Ughelli aurait réalisé son édition à partir d'un texte réalisé par des faussaires du XVIIe siècle. Si ce dernier n'est donc vraisemblablement pas l'auteur des faux, si ces falsifications ne servent aucun parti et semblent n'avoir eu qu'un but ludique et de divertissement, Ughelli ment lorsqu'il affirme avoir réalisé son édition sur le manuscrit de la vaticane (Vat lat 4939), ce qui est troublant. La chronique a donc été rapportée sans aucune étude préalable du document, ce qui signale les limites de ses qualités de philologue et d'érudit.

remerciés dans l'ouvrage. C'est de cette façon que s'assurent la diffusion et, partant, le financement d'un ouvrage dont la dimension collective est à la fois un impératif savant et un impératif économique. Le correspondant florentin d'Ughelli, Carlo Strozzi traduit bien l'émulation produite par l'entreprise de l'*Italia Sacra* lorsqu'à la réception d'une partie du premier tome, il écrit « j'espère que les autres parties [de l'ouvrage] qui sortiront seront encore plus fournies de mémoires et d'éruditions, puisque cette publication incitera les villes [*le città*] dont il sera traité dans les prochains tomes, à vous envoyer toutes les lumières et toutes les mémoires qu'elles ont fait à ce sujet »²⁰. L'*Italia Sacra* mobilise une formidable énergie sociale basée sur un dispositif éditorial particulièrement souple et réactif, qui associe collages et révisions. Or, la contrainte économique éditoriale joue davantage en faveur de l'exaltation des provinces que de la centralité romaine.

Le collage d'Ughelli, pour arbitraire qu'il puisse être, n'en produit pas moins des effets de sens qui ne sont pas neutres d'un point de vue politique. Par exemple, la chronique de Richard de Saint Germain qui vient d'être citée, émanant d'un partisan de l'empereur, est particulièrement accablante à l'égard de l'action du pape Grégoire, fustigé notamment pour son peu d'intérêt pour la reconquête de la Terre Sainte, en contraste radical avec la figure de croisé de Frédéric. Non seulement la chronique met en scène l'action d'un pape qui répond mal au modèle qui s'est affirmé à Trente, mais elle est aussi le récit de l'échec des tentatives unificatrices d'un souverain étranger en terre italienne. Ce texte traduit bien l'esprit de l'ouvrage ughellien ; non, bien évidemment que sa tonalité soit anticuriale ou antipontificale (d'autres chroniques sont elles, violemment anti-impériales, telles la chronique de Fossa Nova publiée dans le I^{er} tome, ou au contraire conciliante pour les deux parties, comme celle la chronique « manfrediane » du tome VIII), mais elle est moins une défense de la centralité romaine qu'un hommage au clergé des églises locales. C'est ce que semble indiquer le choix d'Ughelli de publier la remarquable procédure électorale de l'évêque de Brescia, le 21 septembre 1275, au cours de laquelle le *clerus brixienensis* au complet participe à l'élection de l'évêque, et dans laquelle sont minutieusement cités l'ensemble des participants au processus : les chanoines de la cathédrale, les trois abbés, les cinq *preposti*, tous *presbiteri* des paroisses urbaines et même, cas rarissime, les vingt neuf *Archipresbiteri*, titulaires des paroisses rurales. A l'heure où l'élection des évêques se négocie entre la Curie et les palais seigneuriaux, le diplôme de 1275 célèbre le temps où celle-ci était (parfois, et non sans heurts) aux mains des églises locales²¹.

20. « Spero ancora che l'altri che dara fuori sieno per essere piu copiose di memorie et eruditioni, poiche questa mostra incitera le Città, delle quali si deve trattare negli altri tomi a mandarli ogni lume o memoria che habbino che faccino a proposito ». BAV, Barb Lat 6476, fol 94 : lettre de Carlo Strozzi du 19 mars 1643 à Ughelli.

21. Sur l'histoire de l'élection des évêques en Italie, depuis le décret de Gratien (1140-1150), voir, dans *Storia d'Italia, Annali 9. La Chiesa e il potere politico*, Giorgio Chittolini et Giovanni Miccoli (dir.), Turin, Einaudi, 1986, les chapitres de Mauro Ronzani : « Vescovi, capitoli e strategie famigliari nell'Italia comunale » (qui commente et cite le diplôme de Brescia publié par Ughelli) ; Giorgio Chittolini, « Stati regionali e istituzioni ecclesiastiche nell'Italia centro settentrionale del Quattrocento » et Adriano Prosperi, « La figura del vescovo fra Quattro e Cinquecento : persistenze, disagi e novità ».

Le parti-pris d'Ughelli est celui des patries, fut-ce au détriment de la rigueur critique. Ainsi accepte-t-il sans critique l'histoire de saint Evasio d'Asti que lui communique un moine de son ordre originaire d'Asti, Filippo Malabaila, dans laquelle l'évêque du VIII^e siècle est assimilé au saint martyr de Casale du IV^e siècle²². Cette invention d'un saint évêque et martyr repose sur de faux diplômes élaborés pour l'occasion par Malabaila. Le faux a beau être grossier et immédiatement contesté par Giovanni Francesco della Chiesa, le très savant évêque de Saluce, la version homologuée par Ughelli encourage les autorités ecclésiastiques locales dans l'établissement du culte de Sant'Evasio, réaffirmé encore lors du synode de 1699. Ce choix d'illustration du clergé local par le biais de ses évêques rapproche l'*Italia Sacra* du travail des généalogistes, travail auquel Ughelli s'adonne également²³. C'est ce qu'indique l'importance progressive acquise par l'héraldique dans l'ouvrage: au départ restreinte aux armoiries des villes et de l'évêché, elle s'ouvre progressivement à celle des familles des prélats.

En ce sens, et à l'opposée d'une vision pontificalo-centrée de l'histoire de l'Italie post-tridentine, le corpus des chroniques publiées par Ughelli dessine sans doute moins la carte des contraintes politiques romaines que celle des principautés italiennes. Le réseau des correspondants séculiers d'Ughelli lui donne accès à d'importantes chroniques relatant, de façon contrastée, l'histoire de la papauté italienne au cours des VIII^e et XII^e siècle, mais à part une série de chroniques pisanes que lui confie le Florentin Carlo Strozzi²⁴, il est incapable

22. Sur l'évêque d'Asti, voir Fedele Savio, *Gli Antichi Vescovi d'Italia*, Ce parti pris local est exacerbé s'agissant de Florence, comme l'indique le cas du cardinal Andrea Malpighi, évêque de Tournai (premier tier du XIV^e siècle). Ughelli demande « qualche sicura notizia se la famiglia Malpigli detto di Dino fatto cardinale da clemente VI, perchè adesso è qua in Roma un gentiluomo della famiglia Gilina di Alessandria della Paglia, quale prova con scritture e memorie che Andrea Cardinale detti non sia altrimenti fiorentino, ma di Alessandria della Paglia, e della famiglia Gilina e per madre delli Malpigli fiorentina (encore aujourd'hui, il est réputé florentin). Aspetta instrumenti e memorie, dice lui, certissime, e fa istanza che se ne faccia la memoria nella vita e addizione di detto Cardinale ; io non posso per buona giustizia e per il comandamento che mi viene fatto non sodisfare a chi domanda mentre si tocchi con mano, ma *mi duole che alla patria se li levi questo Soggetto*. Ancora non è fatto, ma si fara pero con considerazione ; sicchè se VS mi vuol far particolare favore, e alla patria grazia, mi dia qualche cognettura da poterlo sostenere per fiorentino, che ne sentiro sommo gusto e ne resterò con obbligo eterno. Non sapevo a chi meglio domandar questo che a Lei, peritissimo delle cose di Fiorenza : e da Lei aspetto qualche particolare di questo. Gran fastidio mi dà in questo negozio l'aver già toccato con mano che il detto Cardinale Andrea fondò in Parigi un Collegio per la nazione lombarda, che purre oggidì si dice il Collegio dei Lombardi ». Lettre de Ferdinand Ughelli écrite de Rome le 12 janvier 29, Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze, Magl. XXXVII, 303.

23. Sur ce thème, voir l'ouvrage de référence du médiéviste Jean-Charles Picard, *Le souvenir des évêques : sépultures, listes épiscopales et culte des évêques en Italie du Nord des origines au X^e siècle*. Rome : Ecole française de Rome, Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 268, 1988.

24. Le Tome III (1647) contient ainsi les *Gesta triumphalia per pisanos facta* (1099-1120, sur la participation des pisans à la première croisade), le *Chronicon pisanum seu fragmentum Auctoris incerti* et les *Annales rerum pisanorum ab Anno Christi DCCCCLXXI usque ad ann MCLXXVI*, (sur les entreprises pisanes et gènoise en Sardaigne contre les Sarrasins), le *Chronicon aliud Breve Pisanum* (où Benoît VIII exhorte les Pisans à chasser les Sarrasins de Sardaigne et leur concède le privilège sur l'île), enfin, un poème latin de Laurent de Vérone (1120) traitant de la conquête de Majorque par les Pisans et le comte de Barcelone sur

de produire l'équivalent pour les autres états de l'Italie. Est-ce à dire que les autorités locales ont été plus habiles à faire fonctionner l'*Italia Sacra* à leur profit – qu'il s'agisse de glorifier leur clergé ou de protéger les secrets de leurs princes – que celles de Rome ? Ce ne serait sans doute pas rendre justice à l'idéal politique dont elle se fait discrètement l'agent ; car l'*Italia Sacra* est aussi, par certains aspects, le plaidoyer d'un homme d'Église, éprouvé personnellement, on l'a vu, par la guerre de Castro, pour l'établissement de relations pacifiques, apaisées et respectueuses, entre les États et la papauté, le clergé local et les populations. On peut le lire dans un texte au statut énigmatique que j'aimerais, pour finir, soumettre à l'analyse.

Le pape et le gonfalonier : plaidoyer pour une compromis souriant

Le volume III de l'*Italia Sacra* est consacré à la province natale d'Ughelli, la Toscane. Il vient après les deux premiers tomes consacrés à la province romaine, puis à celles des États pontificaux. Cette troisième place est un hommage rendu par le Cistercien à sa patrie. Or ce volume recèle un texte qui, par bien des égards, fait figure d'*unicum* dans le texte ughellien. Il s'agit d'un discours qui aurait été tenu au cours de l'année 1459 par le gonfalonier de justice de Florence, Bernardo Gherardi, proche de Côme de Médicis, devant le pape Pie II²⁵. Plus qu'un discours, le texte est en réalité un dialogue, qui met en scène le pape et le gonfalonier dans une saynète où tous deux font assaut d'humour et d'habileté, sur fond de rapport de forces politiques.

Ce qui signale ce texte c'est d'abord sa langue : sur près de sept colonnes, Ughelli abandonne le latin au profit de l'italien (l'occurrence de l'italien est rarissime chez Ughelli, et n'occupe jamais un tel espace). Le deuxième aspect intrigant de ce texte est sa grande narrativité, alors même qu'il ne figure pas un annexe, où sont d'ordinaire les chroniques. Le discours de Gherardi est placé dans le corps de l'ouvrage, où se trouvent les copies d'actes destinés à authentifier ses informations. Le choix d'une langue et d'un type de discours, narratif, accessible à un public plus large que celui de l'érudition ecclésiastique invitent à considérer avec attention le message politique qu'il dévoile.

Le contexte est celui de la nomination du prochain archevêque de Florence : Antonin Pierrozzi, vient de mourir, le 2 mai 1459, en odeur de sainteté. Le pape siennois Pie II, de passage à Florence, rend hommage au déjà presque saint homme et confère des indulgences à ceux qui visiteraient son sépulcre. Se pose alors la question de donner un successeur à un tel champion de l'église. Gherardi prononce un discours dont le but est d'obtenir de Pie II qu'il nomme un Florentin.

Le texte s'ouvre sur la requête exposée par Gherardi au pape Piccolomini : « Nous supplions Votre Sainteté de nous donner un pasteur qui s'approche le plus du précédent en sain-

les Sarrasins en 1115 : *Laurentii Veronensis. Petri Secundi Archiepiscopi Pisani Diaconi. Rerum in Maiorica Pisanorum ac de eorum triumpho Pisis habito Anno salutis MCIV Libri septem.*

25. Sur Bernardo Gherardi, voir l'article de Raffaella Zaccaria dans le *Dizionario Biografico degli Italiani*, Volume 53 (2000), disponible en ligne : http://www.treccani.it/enciclopedia/bernardo-gherardi_%28Dizionario-Biografico%29/.

teté et en gouvernement, et qui soit en outre de notre terre afin que, affectionné à celle-ci, il installe son siège parmi nous, comme il est fait devoir, pour mieux s'occuper et administrer le soin de nos âmes »²⁶

Puis Gherardi passe à deux autres requêtes mineures. Le pape entreprend alors de répondre d'abord sur ces deux points, quand Gherardi l'interrompt un instant afin de lui demander de pouvoir se relever, « étant ancien et souffrant fort de la goutte [...] Bernardo se redressa et s'appuya de la main gauche sur le siège »²⁷. L'insistance donnée aux gestes de Gherardi suggère de leur donner une interprétation politique : dès cet instant, Gherardi parle au pontife en position d'égal. Lorsque Pie II revient sur le point qui intéresse Gherardi, il tente une réponse évasive : « sur le second point, qu'il soit Florentin, non de pouvons répondre ainsi, car cela nécessite un plus long examen »²⁸. Le texte reprend l'analyse de la communication corporelle de Gherardi : ce dernier plante ses yeux dans ceux du pontife, puis les détourne et hoche la tête, « comme armé d'une prompte réponse »²⁹. Mais le pape, qui a saisi ce message l'empêche de parler et évoque d'autres points. Lorsque c'est au tour de Bernardo de s'exprimer, il répond poliment aux demandes exprimées par le pape puis revient à la charge. De persuasif, son ton se fait alors presque menaçant³⁰ : « sachez, très Saint Père, combien il est dangereux de s'opposer aux justes prétentions des peuples³¹ ». Pie II objecte alors que tous les prélats ne peuvent être nommés dans leur patrie, ce qui ne les empêche pas d'être de grands hommes d'Eglise, et de citer à l'appui de ses dires Saint Ambroise, qui n'était pas Milanais et Saint Pierre, qui n'était pas Romain. La riposte de Gherardi fuse : Saint Pierre, évêque de Rome fut crucifié par les Romains. « A ce trait, le saint père faillit s'esclaffer », dit le texte³². Enhardi, Gherardi poursuit : « ne croyez-vous pas que les Siennois ne puissent un grand réconfort de savoir le pape Siennois ? Notre peuple ressentirait la même chose s'il avait un pape florentin, qui fut pape après vous, et puisque je suis votre compagnon de goutte, ne

26. « Suppliciamo alla VS...restituirci un pastore, che di governo e santita sia piu simile al passato, che si possa, & oltre a questo sia di nostra terra, accio che affezionato a quella, con noi il suo seggio, si come è debito, voglia collocare per meglio poter'attendere, & amministrare alla cura delle nostre anime, si come Christianissimi e fedellissimi devoti di S. Chiesa ». *Ivi*.

27. « [...] send'io antico, e molto diffetuoso di gutte sia a me concesso, ch'io mi si lievi sù...Bernardo levatosi in piedi con la sinistra mano s'appoggio alla sua sedia... » *Ivi*.

28. « Alla seconda, che sia Fiorentino, non possiamo dire cosi, imperoche ha di bisogno di piu lunga esame... » *Ivi*.

29. « Mentre che lui cotali parole rispondeva, si vedevano gli occhi di Bernardo fisso riguardare negl'occhi del sommo Pontefice, dipoi voltarli, e scollare il capo, com'apparecchiato avessi prontissima risposta ».

30. « Ma ritornando alle parte circa alla promozione del nostro arcivescovo..quello che per noi si supplica alla VS è solo che liu sia Fiorentino...riducendovi a memoria, Beatissimo Padre, che noi abbiamo in questa nostra terra infinitissimi chierici, de quali el minore sarebbe sufficiente a governare il sito della terra, e perche tutto questo a noi non è nascosto, non diciamo che sia più uno che un'altro, ma solo supplichiamo che sia Fiorentino... » *Ivi*.

31. « Sapete, Beatissimo Padre, quanto sia pericolo nelle giuste petizioni opporsi a'popoli..veramente non vorrei essere d'altra patria per essere contro a desideri di questo popolo, archivesco Fiorentino ». *Ivi*.

32. « Fu quasi mosso al riso il santo Padre vudite le pronte risposte di Bernardo ». *Ivi*.

pourrais-je être votre compagnon en papauté ? Que faut-il faire ? Il n'est aucun gouteux qui ne fut aussi vaillant homme et de merveilleux gouvernement. »³³ Cette dernière saillie provoque cette fois-ci la franche hilarité de toute l'assemblée des prélats et du pape, sur les visages desquels, dit le narrateur, « l'on pouvait voir qu'ils étaient tous devenus nos partisans, et qu' alors ils ne nous auraient pas seulement concédé un évêque, mais un pape aussi ! »³⁴. Tous veulent alors en savoir plus sur l'identité du plaisant gonfalonier florentin, et donne l'occasion d'un éloge de Bernardo Gherardi. Le texte se conclut sur le visage réjoui de Pie II qui, se tournant vers l'assemblée des Florentins, déclare qu'il veillera à les « consoler ». En effet, quelques jours plus tard, le Florentin Orlando Bonarli succède à Antonin.

Le ton de l'humour est inattendu, s'agissant d'une matière aussi grave et conflictuelle que celle de l'attribution des bénéfices. Il se voit ici conférer un rôle persuasif et d'adhésion qui détrône toute autre forme d'argumentaire : c'est bien à ses traits d'esprit que Gherardi doit de voir le pape, entraîné par la joie, accéder à sa requête. Quand bien même l'anecdote se clôt sur la victoire de Gherardi, encore faut-il souligner que le dialogue produit une image favorable des deux interlocuteurs : à l'astuce et à l'humour du Florentin répond la bonté souriante du pontife. L'épisode présente en outre un bon résumé des « caractères » prêtés à la nation florentine par la littérature : le goût du bon mot et l'habileté politique.

Que peut-on dire de la vraisemblance historique de cette anecdote ? D'une part, il faut d'emblée souligner qu'elle masque la réalité du pouvoir de négociation : à Florence au milieu du siècle, comme l'a montré Roberto Bizzocchi, le pouvoir de nomination aux bénéfices majeurs est de facto entre les mains de Côme de Médicis³⁵. On pourrait objecter à cela que rien n'empêche Gherardi, dans l'épisode rapporté, d'avoir fait passer une décision de Côme pour celle de la population devant le Pontife. Pourtant l'argument ne tient pas : non seulement les Médicis n'ont jamais demandé à ce que l'évêque de Florence soit florentin, mais ils ont même plutôt exigé le contraire : autant ils cherchaient à envoyer des partisans florentins, fidèles à leur pouvoir, dans les cités soumises comme Pise ou Arezzo, autant à Florence, leur préférence allait à de parfaits étrangers dont on monnayait la nomination avec la papauté, tant la présence d'un pouvoir épiscopal concurrent dans Florence pouvait être un élément perturbateur. Les évêques florentins étaient alors perçus comme de purs détenteurs de rentes, et non comme des acteurs politiques. Cette politique était également pratiquée par les Visconti à Milan, et s'avère typique des pouvoirs mal légitimés des seigneurs du XV^e siècle italien.

33. « [...] e così ne pigliarebbe [grandissimo conforto] il popolo nostro, quando avessi un Papa Fiorentino, che così fusse Papa doppo voi, che dapoi sono vostro compagno alle gotti, io fussi compagno al Papatico : ma che hà da fare ? e non fu mai niuno gottoso, che non fusse valent'uomo, e di meraviglioso governo ». *Ivi*.

34. « [...] Mossessi a riso il Santo Padre, & i Cardinali, ch'ero circostanti per le facete, e piacevoli parole di Bernardo, le quali pronunziate a un tempo, il quale non posso scrivere, tutti ridevano e vedevano pe'l volto loro, che tutti erano fatti nostri partigiani, e non che un Arcivescovo, ma veramente il Papato ci arebbono acconsentito ». *Ivi*.

35. Roberto Bizzocchi, « Chiesa e aristocrazia nella Firenze del Quattrocento », *Archivio Storico Italiano*, CXLII, 1984, p. 191-282. Voir également Giorgio Chittolini : « Note sulla politica ecclesiastica degli stati italiani nel sec. XV », *Etat et église dans la genèse de l'Etat moderne*, Madrid, Casa de Velasquez, 1986, p. 195-208.

Il faut ajouter à cela qu'avant les Médicis, les républicains aussi s'étaient méfiés du pouvoir de l'évêque, à tel point qu'une loi avait été élaborée qui interdisait aux citoyens florentins de devenir évêque de Florence ou de Fiesole. Cette loi avait été abrogée en 1444, mais essentiellement pour permettre aux Fiesolans de revêtir la charge.

Aussi paraît-il étrange de voir le gonfalonier de justice de Florence soutenir l'exigence de nationalité devant un pontife, sachant que depuis peu de temps, c'étaient les Florentins qui avaient exigé du pontife d'exclure les nationaux de la nomination épiscopale. L'épisode ne nous est rapporté par aucune autre source d'archive. Il existe cependant bien un témoignage de la rencontre de Pie II et de Gherardi. On le trouve dans les *Detti Piacevoli* d'Ange Politien. Le poète et familier de Laurent de Médicis, précepteur de ses enfants, réunit sous ce titre 423 traits d'esprits ayant pour objet la société florentine et le fonctionnement des élites mercantiles, prononcés par les Médicis et leurs alliés. En ce sens il représente un véritable monument à la gloire de la finesse, de l'intelligence et de la lucidité des membres de ce parti ; monument d'autant plus habile qu'il adopte le langage de l'humour et de la dérision. Gherardi apparaît deux fois dans l'ouvrage, aux anecdotes 24 et 65. Les deux épisodes dressent le portrait d'un homme de pouvoir aux réparties cinglantes. Dans la première, il fustige ce que le texte nomme sans ambages la « morgue » de Pie II, lequel aurait prétendu vouloir être porté par des seigneurs florentins lors de son entrée dans la ville. Il aurait alors répondu : « Saint Père, il vaut mieux que vous ameniez avec vous vos capitaines, car nous avons les vêtements trop longs »³⁶. Il convient à cette occasion de rappeler qu'une première version de ce recueil est publiée sous son nom par Ludovico Domenichi en 1548 sous le titre *Facetie e motti arguti*, republié en 1562 dans une version amendée de ses aspects les plus contraires à la morale chrétienne, puis à nouveau en 1580 dans une version anonyme, immédiatement portée à l'index. Si le récit d'Ughelli comme le recueil de Politien convergent en ce qu'ils dressent l'image d'un homme pour lequel l'humour est une arme politique, il existe une indiscutable dimension polémique et anticuriale dans l'insolent *motto* rapporté par Politien.

En dépit du fait qu'ils ressortent tous deux du genre, éminemment florentin de la *burla*, les deux textes ne font pas allusion l'un à l'autre. Par ailleurs, le climat de tension et de rivalité, qui semble-t-il a accompagné la venue d'un pape siennois en terre florentine au cours de l'année 1459, semble mieux reflété par la répartie politicienne que la saynète bonhomme d'Ughelli. En l'absence d'aucun texte permettant d'authentifier le récit de celui-ci, il est tentant de suspecter un faux. Il ne s'agirait pas du premier qu'Ughelli aurait produit.

36. « Bernardo Gherardi, essendo Gonfaloniere di Giustizia, rispose a papa Pio, il quale voleva, *per boria*, essere portato dai Signori fiorentini come era stato portato da' sanesi: - Santo Padre, meglio è che vi portino questi vostri capitani, ché noi abbiamo i panni troppo lunghi » (A. Poliziano, *Detti piacevoli*, Rome 1983, p. 47). Les *panni lunghi* (les longs draps) désignent en réalité le *lucco*, le long vêtement de velour rouge qui distingue les citoyens florentins membres de la Seigneurie, devenu signe d'une noblesse qui les empêche de s'abaisser à prendre la place des capitaines, serviteurs du pape.

Quelle est donc la source d'Ughelli ? Il existe une seule version manuscrite de ce texte à ma connaissance, mais il s'agit d'une copie du XVII^e siècle³⁷. Le Cistercien dit que le document lui a été fourni par l'intermédiaire de l'antiquaire florentin Giovanni del Garbo qui lui même le tenait de Jacopo Gaddi, écrivain et érudit, fameux spécialiste de l'histoire républicaine de Florence, tout particulièrement soucieux de réhabiliter la forme républicaine du gouvernement florentin sous Côme – pourtant moribonde. Gaddi est plusieurs fois cité avec éloge dans *l'Italia Sacra*. Il rédige aussi un éloge d'Ughelli publié par ce dernier dans le IV^e tome. Les liens entre les deux hommes, ainsi qu'avec l'académie des *Svogliati* que Gaddi préside à Florence, sont forts. L'une des vocations de cette académie est la préservation de la mémoire républicaine. Aussi est-il tentant d'émettre l'hypothèse que Gaddi soit l'auteur du texte publié par Ughelli.

L'hypothèse d'un faux contemporain d'Ughelli trouve également des arguments dans l'actualité qu'il revêt alors, et qui va bien au delà de l'affirmation de l'idéal d'un gouvernement ecclésiastique respectueux des églises locales. Le (faux ?) discours de Gherardi pouvait trouver dans l'histoire récente des relations entre Florence et la papauté des échos très précis. La rédaction du III^e tome se fait, on l'a vu, dans un contexte de guerre ouverte entre Rome et la Toscane à l'occasion de l'invasion du fief de Castro, possession d'Odoardo Farnese, beau-frère de Ferdinand de Médicis, par les armées pontificales. Mais cette guerre n'est que l'acmé d'une suite de tensions entre Rome et Florence dans les années qui précèdent. On en trouve l'écho dans une lettre du secrétaire du grand-duc, le 7 novembre 1637, annonçant aux représentants florentins à Venise que Taddeo Barberini aura désormais le titre d'Altesse et qu'en outre, l'évêque de Borgo San Sepolcro étant mort, le pape a décidé de nommer Picchi son successeur, alors qu'il ne faisait pas partie de la liste soumise au pape par le grand-duc, comme il est accoutumée : « en somme on comprend que le pape fait tout pour donner du dégoût » et conclut : « le grand-duc dit que, pour conserver la puissance temporelle, les princes seront un jour contraints de s'unir »³⁸. Finalement, devant la violence de la réaction toscane, le pape est contraint de revenir sur sa décision et de nommer évêque de Borgo San Sepolcro l'un de ceux que Ferdinand avait fait figurer sur sa liste (*terne*).

Évidemment, Ughelli ne mentionne pas ces atermoiements lorsqu'il aborde le chapitre consacré aux évêques de Borgo San Sepolcro. Son texte ne laisse paraître aucune lacune entre Francesco Zanobi, évêque de 1634 à 1637 (il meurt le 17 octobre) et la nomination de Dionisio Bussotti au cours de l'année 1638. La nomination de Picchi est tout bonnement gommée. C'est davantage dans le discours de Gherardi qu'il faut chercher le commentaire politique d'Ughelli à cette affaire, texte qui devait en outre attirer l'attention des lecteurs par la similitude des situations, puisque comme Pie II, Urbain VIII était un prince toscan. D'une

37. « Orazione fatta per Bernardo Gherardi a S. Santità 1474, adì 15 Febbrajo », BNCF, II.196, f. 235-244. La date est manifestement une erreur du copiste.

38. « [...] in somma si comprende che il Papa muove tutte le pietre che possono dare disgusto [...] il Granduca disse che per conservare il Dominio temporale un giorno saranno astretti li Principi ad unirsi », Archivio Storico di Venezia, Fondo Senato, Dispacci, Firenze, Filza 49, Antonio Padavino, 7 novembre 1637.

certaine manière, la problématique de la papauté autochtone ou voisine posait des problèmes assez proches de ceux qu'avait rencontré Côme l'Ancien pour Ferdinand.

Le récit Ughellien met en scène une diplomatie souriante et harmonieuse qui fait élection du meilleur candidat local possible, au nom d'un rapport bien réglé entre un pouvoir pontifical bienveillant et des populations locales soucieuses du seul engagement pastoral. C'est ce qui explique le souci de publier les textes portant élection des évêques, c'est également ce qui commande la publication d'autres textes, tels ceux que les grands-ducs de Toscane adressent aux cités sujettes devenues sièges d'évêchés, et dans lesquels ils déclarent vouloir les honorer en leur conférant comme premier évêque un concitoyen³⁹.

Pour autant, l'exigence de nationalité telle qu'elle est présentée dans le texte ne procède pas de simples considérations politiques sur les moyens de défendre l'autonomie de l'Église locale ou la souveraineté de la République. Ce n'est pas au bénéfice du prince qu'Ughelli propose son modèle. Ce dernier procède avant tout d'un enjeu pastoral et spirituel. Face au gonfalonier, la suite de Pie II et de ses prélats représente une Rome curiale où les enjeux paraissent moins purs de considérations profanes. Ughelli, en publiant ce texte, réaffirme un désir ancien : celui des populations de voir promus des candidats animés par le zèle pastoral plutôt que par les considérations politiques et clientélistes. Cet intérêt tout spirituel est aussi le fruit de l'expérience politique de l'auteur de l'*Italia Sacra*. Placé par ses écrits entre l'intérêt centripète des princes et celui de la centralité papale, la my(s)thification locale et les techniques de détachement de l'érudition savante, le patronage défaillant d'un cardinal exilé et les exigences d'autofinancement d'une entreprise collective, Ughelli produit une histoire qui négocie sa publication, volume après volume, avec des contraintes extravagantes.

Conclusion

A cet égard, l'*Italia Sacra* illustre idéalement le polycentrisme culturel et la mobilité épistémologique qui caractérisent la capitale pontificale, tels que les a défini Antonella Romano dans un article décisif⁴⁰. Il témoigne bien, en effet, de l'existence de ces « marges de négociations dont purent bénéficier les savants, face à une tendance générale au dogmatisme »⁴¹. Il montre aussi que le polycentrisme des institutions de pouvoir et de savoir doit être compris non seulement à l'échelle de l'*urbs*, mais également à l'échelle de la péninsule. Mais Ughelli n'est pas un héros de ce nouveau savoir antiquaire dont Rome est le cœur : l'*Italia sacra* ne prend pas part à la « révolution philologique » si suggestivement repérée par A. Romano, pas plus qu'elle ne s'ouvre à la « nouvelle culture visuelle » – hormis l'héraldique, les volumes de l'*Italia Sacra* ne présentent quasiment pas d'illustration⁴². L'intérêt de l'ouvrage d'Ughelli est ailleurs, précisé-

39. Voir les introductions aux évêchés de Borgo San Sepolcro et de Colle di Val d'Elsa, *Italia Sacra*, III.

40. Antonella Romano, « Rome, un chantier pour les savoirs de la catholicité post-tridentine », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2008-2, n°55-2, p. 101-120.

41. *Ibid.*, p. 110.

42. Sur ce nouveau chantier de l'histoire des savoirs, voir, parmi une bibliographie désormais abondante Peter Burke, « Images as Evidence in Seventeenth-Century Europe », *Journal of the History of Ideas*, 2003, p. 273-296.

ment dans sa dimension bricolée. Son récit est un travail évolutif où s'expriment de multiples contraintes comme autant de voix, et que permet seul de faire entendre un examen réalisé au plus près du processus de publication. Par moment, son opération de collage polyphonique laisse passer de curieux morceaux, comme le dialogue inventé entre Pie II et le gonfalonier florentin qui met en scène et dévoile brutalement cela-même que construit l'ouvrage : une délicate action de pacification par la coopération savante et la production de récits inspirants, dût-elle aller contre la leçon de la discipline, qui affecte de mépriser les faux.